

# LE CLERGÉ RURAL EN FRANCE

## au miroir d'une enquête

### I. INTRODUCTION

Pour tracer ce portrait du clergé rural en France, ou, plus précisément, pour faire état de ses problèmes, de ses difficultés et de ses souffrances, de ses recherches et de ses espoirs, le mieux était de faire appel au clergé rural lui-même. Les pages qui suivent sont étroitement inspirées d'une enquête menée parmi les membres de ce clergé il y a deux ans<sup>1</sup>. Les quelque cinq cents réponses qu'elle suscita proviennent de tous les diocèses de France ; du point de vue numérique et géographique, on peut donc les considérer comme suffisamment représentatives.

Toutefois nos lecteurs savent comme nous les limites d'une prospection de ce genre, quelles que soient les précautions prises pour en assurer le caractère objectif et représentatif. Le questionnaire lui-même, la manière dont il est formulé, le mode sous lequel il est diffusé, le moment où cette diffusion est faite... tous ces facteurs et bien d'autres encore peuvent « influencer » les réponses.

---

1. « Prêtres du monde rural, qui sommes-nous ? », tel était le titre de cette enquête lancée par les *Cahiers du Clergé rural* dans leur numéro d'avril 1964. C'est avec la fraternelle autorisation des responsables de cette revue, dont le titre est devenu récemment *Prêtres d'aujourd'hui*, que *Lumière et Vie* utilise les résultats de cette vaste consultation.

Par ailleurs, quelle que soit la diversité géographique, psychologique, spirituelle, etc., de ces cinq cents réponses, on ne peut prétendre qu'elles expriment adéquatement tout ce que pense le clergé rural de France. Disons plus modestement qu'elles représentent sans doute *en gros* les diverses situations de cette partie du corps sacerdotal à l'époque où l'enquête a été faite. Ceci suffisait à notre propos.

Notre but n'était, en effet, ni d'assurer le dépouillement complet d'une enquête quelle qu'elle soit, ni de présenter une étude exhaustive et « définitive » sur le clergé rural : la situation est d'ailleurs trop mouvante pour que ceci soit possible.

Toutefois, nous avons lu très attentivement toutes les réponses de cette enquête dont les questions pertinentes menaient au cœur des problèmes et de ce qu'on peut sans doute appeler la « crise » du clergé rural. Le panorama que nous en avons tiré, avec ses ombres et ses lumières, est, croyons-nous, fidèle à ce qui se dégage des cinq cents réponses. Nous verrons qu'il ne s'agit pas d'une mise en question du sacerdoce, mais de ses modes d'expression actuels.

Bien que les situations des diocèses apparaissent fort différentes les unes des autres, nous n'avons pas cherché à faire une « géographie » du clergé rural. C'est, répétons-le, un panorama d'ensemble que nous offrons, quitte à donner parfois quelques indications plus localisées lorsqu'elles nous sont apparues indispensables.

## II. CONDITIONS DE VIE

### 1. *Emploi du temps*

Les prêtres étaient invités à indiquer le nombre d'heures qu'ils consacrent par semaine au culte, au catéchisme, à la prière, à la lecture, à la préparation des sermons et des réunions, aux déplacements, aux tâches matérielles, aux loisirs. Ce qui frappe, c'est l'extrême diversité des chiffres donnés dans les réponses : elle provient en partie de la différence des

conditions de vie ; mais elle s'explique plus encore par le fait qu'on a donné des interprétations très différentes aux mêmes mots.

Etant donné cette profonde diversité, il est impossible de tirer des conclusions fermes de cette série de réponses. On peut cependant noter quelques points : la plupart des vicaires-instituteurs (diocèses de l'Ouest) ont placé leurs heures de classe parmi les tâches matérielles et beaucoup se plaignent de l'emploi qui est ainsi fait de leur vie sacerdotale. Si quelques prêtres consacrent du temps à la lecture, un grand nombre ne lui font que très peu de place : « La plupart du temps, zéro heure par semaine ; quelques semaines par an, j'arrive à avoir une ou deux heures, rarement plus. En dehors de cela, ce sont des coups d'œil sur les revues que je reçois ». « Il y a des semaines où aucune lecture n'est possible ; de temps à autres, une fois par mois environ, je me retire pour une journée complète de lecture ». Certains se plaignent de ce que leur budget ne soit pas suffisant pour acheter des livres.

## 2. Budget

La diversité est la même en ce qui concerne le budget réel dont chaque prêtre dispose mensuellement : les chiffres s'étagent de cent trente à onze cents francs. Ces budgets sont-ils suffisants ? Mis à part les prêtres des régions concordataires qui sont tous d'accord pour répondre affirmativement, les autres se partagent à peu près par moitié entre le oui et le non. Evidemment, il faut tenir compte ici du fait que l'élément subjectif joue un grand rôle dans cette appréciation : tous les prêtres n'ont pas les mêmes besoins et les exigences du ministère ne sont pas les mêmes pour tous ; certains, par exemple, doivent nécessairement avoir une voiture. Quelques-uns peuvent donc affirmer qu'un budget de cinq cents francs ne leur suffit pas, tandis qu'un autre se contente de cent quatre vingt francs. Un curé fait la remarque suivante : « Il arrive que les prêtres soient moins pauvres qu'on l'écrit parfois. Certains prêtres semblent pauvres ; en réalité, ils sont surtout

désordonnés et malpropres. Deux prêtres vont successivement dans la même paroisse : l'un s'en tire largement, l'autre crie misère ».

D'autre part, parmi la moitié de réponses affirmatives, il y a ceux qui avouent : à peine ; tout juste ; il faut s'en contenter ; on ne dépense pas plus qu'on a ; pour le matériel, oui, pour le culturel, non : « J'ai réduit les abonnements au minimum ; je n'achète pratiquement pas de livres ni de disques ».

Il faut encore soustraire du nombre des oui, la bonne trentaine de prêtres qui déclarent leur budget suffisant, mais par suite de certaines conditions : « Oui, parce que je vis avec ma mère qui a une pension » ; « oui, parce que je suis aidé par mes parents » ; « oui, parce que je reçois des dons en nature des paroissiens » ; « oui, parce que je suis seul et n'ai pas de voiture » ; « oui, si l'on n'a pas de bonne » ; « oui, pour vivre au jour le jour » ; « oui, en se débrouillant tout seul et en acceptant les sacrifices considérables qui en découlent ». Quelques-uns travaillent pour y arriver : « Je fais un travail rémunérateur à côté, deux mille francs par an, pour vivre décemment et garder une deux chevaux nécessaire à mon ministère ; celui-ci n'en souffre pas ».

On peut dire que c'est la minorité qui trouve son budget suffisant. Tout en reconnaissant que c'est très juste, certains font appel à des motifs surnaturels pour défendre cet état de pauvreté. Un curé qui dispose de deux cent quatre vingt francs par mois constate : « Il y a des ouvriers en ville qui gagnent moins ». Un autre : « La Loi de l'Évangile est une loi de pauvreté ; s'installer dans une situation stable au point de vue financier serait sembler manquer au dynamisme de l'esprit chrétien et sacerdotal ». Un autre encore : « Les paroissiens nous jugent sur le service que nous faisons rendre à l'argent et aux biens matériels en notre possession. Nous, prêtres, nous avons comme les autres un désir de confort. Je redoute certains apitoiements sur notre pauvreté ; si elle est décente, celle-ci est notre salut ; de toutes façons, la pauvreté doit faire partie de notre vie, au nom même de notre lien sacerdotal

dans le Christ ». Mais un confrère, qui a deux cent quatre vingt dix sept francs par mois, écrit en sens inverse : « A ceux qui préconisent une plus grande pauvreté de l'Eglise et du clergé, je demande de quoi peut-on encore se dépouiller lorsqu'on a épuisé toutes les économies de ses vieux parents et que l'on a encore besoin de leurs bras et de leur rente de vieux travailleurs pour arriver à boucler son propre budget toujours en déficit ».

Une question spéciale concernait le système actuel de traitement, d'honoraires de messes et de casuel. Est-il normal ? Il n'y a qu'une petite minorité — moins du cinquième des correspondants — à répondre affirmativement.

Les arguments en faveur de ce système restent la plupart du temps d'ordre pratique : il a le mérite d'exister ; on en a l'habitude ; par quoi le remplacer ? etc. Deux réponses favorables invoquent le motif de la pauvreté. Une seule examine plus à fond le problème : « Ce système est normal parce que saint Paul dit que le prêtre doit vivre de l'autel. De plus, nos gens y sont habitués. Au surplus, comment faire pour vivre ? Mes paroissiens sont très pauvres et vivent très pauvrement ; ils mettent peu aux quêtes du dimanche et apportent peu au presbytère, mais ce sont de braves gens bien simples. Quoi qu'il en soit, je suis nettement contre un salaire versé par l'Etat. La quête du denier du culte à domicile me coûte, mais en tendant la main à mes paroissiens, je me sens plus près d'eux. S'il est vrai que l'Eglise du Christ doit être l'Eglise des pauvres, que le prêtre commence par vivre dans la pauvreté (attention : je ne dis pas dans la misère) ».

L'opposition au régime actuel ne se fonde pas partout sur les mêmes motifs, mais il s'agit partout d'une opposition personnelle, qui, sans doute, n'est pas chez tous également réfléchie, mais qui représente chez tous l'expression d'un malaise, d'une blessure, d'un scandale ou d'une révolte.

Dans tous les diocèses, les adversaires du système actuel lui reprochent d'abord ses injustices : il crée, dit-on, une « inégalité scandaleuse » entre les prêtres d'un même diocèse ; il

fait des privilégiés et des déshérités ; il est « odieux » ; « le système actuel ne me paraît pas du tout normal : il y a une telle différence financière entre les curés de gros centres ou de centres touristiques et certains curés ruraux qui sont loin du minimum vital ». Ce système ne tient pas compte des frais de déplacement pour raison de ministère : « Un vicaire de ville touche trois ou quatre fois plus de casuel et il n'a pas les mêmes déplacements ». Cette injustice atteint en particulier les aumôniers d'Action catholique dans les diocèses où leurs frais de déplacement ne sont pas ou sont insuffisamment compensés. Un vicaire qui fait vingt à vingt-cinq mille kilomètres par an comme aumônier d'Action catholique écrit : « La majeure partie du casuel provient du culte des morts. A partir du moment où on ne participe plus au culte, il est difficile d'avoir droit au chapitre. L'aumônier d'Action catholique n'est pas rétribué jusqu'à présent, ce qui amène des difficultés financières et incite à la paresse. Plus on travaille et moins on est rétribué ». Injustice encore, le trop grand nombre d'honoraires de messes qu'il faut verser à l'évêché et qui diminuent d'autant le budget des curés de petites paroisses. Pourtant, « le dimanche et les jours de fêtes, le curé doit vivre comme les autres jours ».

Plus de soixante-dix prêtres, la plupart de diocèses déchristianisés, mais quelques-uns de régions de chrétienté traditionnelle, mettent en cause les honoraires de messes et le casuel. Les raisons alléguées sont principalement d'ordre religieux : « Les sacrements doivent être donnés gratuitement ». Plusieurs vont jusqu'à parler de « simonie », de « vente des choses saintes ». D'autres précisent qu'en fait, c'est souvent ainsi qu'ils sont considérés par les gens : « Il est horrible de sembler vendre la messe et les prières et bénédictions de l'Eglise ». Plusieurs avouent qu'ils en arrivent plus ou moins consciemment à célébrer la messe à cause des honoraires.

Des raisons d'humanité jouent également : « Il me semble anormal de taxer les gens à l'occasion d'un mariage ou d'une sépulture ». Ou encore : « Les notes de mariage et de sépul-

ture ne sont pas en rapport avec les heures de travail aux yeux des gens ». « Une femme de ménage gagne ici un franc vingt de l'heure, comment comprendra-t-elle que le curé lui demande vingt francs pour une heure et quart passée à l'église ? ».

Certains correspondants enfin regardent le système actuel comme une offense à la dignité humaine du prêtre : « Nous restons des mendiants ou, au mieux, des assistés ». « Il est particulièrement déprimant et humiliant d'avoir toujours la main tendue devant le même petit groupe de pratiquants du dimanche ». « Il n'est plus normal que nos ressources ne proviennent que de la charité ». Et plusieurs de remarquer : « L'Eglise prêche une doctrine sociale et ne l'applique pas à son clergé ».

Quelques solutions sont proposées : l'engagement de la paroisse à prendre en charge son curé en lui assurant un traitement convenable ; la répartition équitable de tout le casuel d'un diocèse entre tous les prêtres de ce diocèse ; la création d'une caisse diocésaine ou même nationale, alimentée par les offrandes des fidèles et assurant à chaque prêtre un traitement au minimum vital. Enfin plusieurs préconisent le travail des prêtres : « Pourquoi les prêtres n'auraient-ils pas à gagner leur vie comme saint Paul ? Notre apostolat en serait accru ».

### 3. *Vie en commun*

La question « serait-il préférable de vivre plusieurs prêtres ensemble ? » était liée à une interrogation sur l'équipement ou le sous-équipement des presbytères. Les réponses données ont toutefois dépassé ce plan utilitaire pour s'élever au niveau d'une réflexion sur les avantages et les inconvénients spirituels et apostoliques de la vie commune.

Les deux tiers des correspondants sont favorables à une vie en commun ; et il n'y en a qu'un sixième à répondre fermement non. Il faudrait d'ailleurs encore réduire ce dernier chiffre car une bonne vingtaine de prêtres ne prétendent ré-

pondre que pour leur seul compte personnel et récusent la vie à plusieurs, soit parce qu'ils sont trop âgés, soit parce qu'ils n'y sont pas préparés, soit parce qu'ils préfèrent l'indépendance, soit parce qu'ils vivent avec leurs parents, soit parce que leur presbytère ne s'y prête pas. Il paraît intéressant de noter encore que onze des « non » proviennent d'un unique diocèse, dont la situation semble particulièrement douloureuse : c'est en tout cas le seul diocèse où le chiffre des « non » est prépondérant. Il convient de remarquer enfin que ceux qui ont répondu à l'enquête sont surtout des jeunes et qu'il y a assez peu de réponses de prêtres de plus de cinquante ans.

Les raisons avancées contre la vie à plusieurs sont le plus souvent d'ordre psychologique : tempérament personnel, manque de préparation, vocation propre du clergé diocésain, difficultés de la vie commune. Voici quelques réponses : « On a besoin de se retrouver seul. On peut, sans vivre ensemble, mener une action commune ». « La vie commune ne s'improvise pas ; or le séminaire ne nous y a pas préparés ». « Si j'ai choisi d'être prêtre séculier, écrit un curé de soixante-huit ans, c'est que la perspective de vivre seul ne m'effrayait pas. L'expérience prouve que la vie en commun n'est pas exempte de heurts. Mais visites entre prêtres, oui ». Et un autre, de treize ans plus jeune : « La vie commune est un supplice. Nous ne sommes pas des religieux et je crois qu'en général on aspire à être seul et chez soi ».

Quelques-uns disent que les expériences tentées autour d'eux n'ont pas réussi. D'autres invoquent des raisons pastorales : dans les régions à forte pratique il est indispensable que chaque paroisse ait un curé à demeure ; de même quand les villages sont trop dispersés. « Rien ne remplace la présence du prêtre. Les contacts humains sont tellement plus faciles et plus féconds, et nous connaissons mieux la vie de nos paroissiens ».

Un prêtre, curé de plusieurs paroisses, a bien résumé ces divers aspects : « Je ne crois pas qu'il soit préférable de vivre plusieurs ensemble : d'abord les paroisses en souffrent ; je vois



des expériences toutes proches qui tournent à la confusion et certainement à une baisse nouvelle de la pratique religieuse. Je crois aussi que beaucoup de prêtres en souffriraient : la plupart d'entre nous n'ont pas une vocation monastique. Dans une communauté, il y a soit une discipline librement consentie, ce qui devrait être, soit imposée. Je vois des jeunes prêtres sous la ferme tutelle d'un chef de communauté rigoureux : tout semble marcher au doigt et à l'œil (cela donne une mauvaise impression aux fidèles) et ces jeunes, dès qu'ils viennent à nos réunions beaucoup plus décontractées, poussent des soupirs de soulagement. Enfin, si l'on économise sur le train de maison, combien dépense-t-on en plus pour l'essence ? ».

Parmi les soixante-neuf réponses « oui et non », la plupart établissent des distinctions entre les régions, entre les âges, et surtout entre les différentes formes de coexistence : « Vivre ensemble, non ; travailler ensemble, oui ». « Mieux vaut se rencontrer moins souvent et travailler ensemble ». « Oui pour les repas de midi et deux ou trois après-midi par mois ». Chez ceux-là mêmes qui, pour des raisons personnelles ou pastorales, ne souhaitent pas la cohabitation, on saisit un désir profond de rencontres et de vrai travail en commun. En voici un témoignage : « Dans l'état actuel des prêtres et des paroisses, je ne pense pas qu'il soit préférable de vivre plusieurs, mais je suis partisan d'une vie en commun plus poussée, c'est-à-dire que l'on se voit plus souvent pour partager les repas de midi, préparer ensemble les sermons, voir l'action pastorale commune. Les moyens de communication sont assez rapides pour cela ».

Cependant les plus nombreux de ces « oui et non » posent des conditions et il importe de souligner qu'elles sont inspirées par le désir d'aboutir à une vraie vie d'équipe et non pas simplement à la juxtaposition de quelques prêtres dans un même presbytère : « A condition d'avoir des affinités de tempérament et des vues pastorales communes ». « A condition d'en être partisans, d'être sociables et d'être animés de l'esprit d'équipe ». « A condition que les prêtres se choisissent entre eux, sans être imposés par l'autorité ». « A condition que le responsable

soit choisi par les membres de l'équipe et présenté à l'évêque ». « A condition d'être plus de deux ».

Un certain nombre de ceux qui répondent « oui » sont favorables à la vie commune parce qu'ils en ont fait l'expérience ou qu'ils continuent de la faire, quelques-uns comme vicaires ou curés, la plupart comme membres d'une équipe ; leur avis a d'autant plus d'importance qu'ils parlent en connaissance de cause, ils savent les difficultés des réalisations, mais ils ont apprécié pour eux et pour l'Eglise les avantages de cette vie à plusieurs.

Certains des « oui » se contentent de justifier leur préférence pour la vie commune par les avantages matériels ou comme remèdes contre l'isolement et ses conséquences funestes. Nous avons là une indication du malaise profond ressenti par une partie du clergé rural, soit au plan financier, soit au plan de la solitude. Le plus souvent toutefois, plusieurs motifs sont joints.

Si l'on tente de rassembler les différents avantages de la vie commune signalés par les uns ou les autres, on obtient le tableau suivant : les problèmes matériels sont plus facilement réglés ; la bibliothèque est enrichie ; la régularité de vie est plus grande ; des échanges intellectuels constituent un remède à la paresse ; le travail apostolique commun profite des complémentarités et des spécialités ; enfin un témoignage de charité fraternelle est donné. « Je crois, écrit l'un des correspondants, qu'il y a une grâce de la communauté. Dieu se donne à travers la vie de communauté aux prêtres qui s'efforcent de la vivre ensemble malgré des difficultés inévitables. L'évangélisation acquiert une efficacité nouvelle, non seulement par le gain de forces, de temps, de soutien moral, etc., mais surtout par le témoignage de la charité vécue, qui est une évangélisation en acte de ce qu'il y a de plus essentiel dans l'Evangile, charité non seulement de gens qui s'entendent bien, mais qui s'écoutent, dialoguent, cherchent ensemble, s'attendent, se corrigent, mettent tout en commun de leur vie pastorale, qui de deux s'efforcent de devenir un ».

Plusieurs enfin, dépassant le moment présent, affirment que la vie à plusieurs est « l'avenir » : « Notre sacerdoce ministériel ne survivra que dans la mesure où la communauté sera retrouvée ». « Si l'on veut présenter aux générations futures de séminaristes une image valable du sacerdoce diocésain, il faudra aller vers des formes de vie communautaire (autre chose que la cohabitation pacifique ou la guerre froide entre curé et vicaire) : le rassemblement de prêtres décidés à un travail apostolique et missionnaire commun ».

### III. TACHES SACERDOTALES

#### 1. *Tâches les plus importantes*

Les prêtres ruraux avaient été invités à classer leurs tâches par ordre d'importance et à dire si certaines leur paraissaient secondaires et trop accaparantes. Pour bon nombre d'entre eux, ces dernières n'existent pas ou ont été éliminées. Elles ne paraissent pas obsédantes, sauf pour les vicaires-instituteurs des diocèses de l'Ouest qui déplorent de manière quasi unanime de devoir consacrer la presque totalité de leur temps à faire la classe.

Certaines tâches matérielles, comme le travail manuel, le jardinage, jouent un rôle d'équilibre. Mais l'on se plaint de la paperasserie et des fonctions administratives ; de l'excroissance des loisirs pour les jeunes : patronages, colonies, séances de toutes sortes ; des kermesses, des pèlerinages. Les catéchismes sont mentionnés assez souvent quand ils sont trop nombreux ou obligent à de trop longs déplacements : « A la longue, le catéchisme commence par peser. On passe un temps fou au catéchisme, alors que, par le fait même, on délaisse les adultes. On n'a pas le temps de faire des visites dans les familles ». Les enterrements et cérémonies annexes, tout ce qui relève d'un « culte des morts » sont incriminés, ainsi que l'abondance de réunions, se terminant souvent fort tard, et dont l'utilité n'apparaît pas évidente.

Certains prêtres suggèrent des remèdes : il faudrait abandonner la responsabilité d'une bonne partie de ces tâches, y compris les catéchismes et certains exercices de piété, aux laïcs, ou bien les assumer en équipe sacerdotale.

Les tâches importantes du clergé peuvent être groupées en deux masses : ce qui concerne l'éducation de la foi, ce qui relève des contacts humains. Dans la première catégorie entrent les catéchismes, les sermons, les multiples réunions d'Action catholique. Le travail de sanctification, par la célébration du culte, l'administration des sacrements, apparaît second : il est significatif que la confession soit rarement mentionnée. En revanche la présence aux autres par les visites, les contacts humains, l'insertion dans la vie des paroissiens est valorisée. Ce témoignage, pour être celui d'un seul prêtre, résume bien une préoccupation commune : « Etant dans une région très déchristianisée, notre préoccupation majeure est de multiplier nos contacts avec la population : présence à toutes les manifestations de la communauté humaine. Par ailleurs nous nous efforçons de former quelques chrétiens militants. Ce sont là nos deux tâches essentielles, avec le souci d'une animation de la petite communauté du dimanche ».

## *2. Attente des pratiquants*

Deux questions de l'enquête demandaient aux prêtres comment ils se sentent vus et compris par leur peuple : qu'exigent de vous les pratiquants, les non pratiquants vous prennent-ils au sérieux ? Rares — légèrement moins toutefois que pour les questions précédentes — sont les feuilles d'enquête qui ne portent pas de réponse à ces questions. Une dizaine de prêtres n'ont donné leur sentiment que sur la première car ils ne connaissaient pas de non pratiquants ; inversement deux ne connaissaient que des non pratiquants. Parfois les correspondants livrent davantage leurs propres réactions face à leur paroisse que celles de leurs ouailles elle-mêmes. Ceci n'est peut-être pas sans intérêt.

Les pratiquants sont unanimes à désirer un prêtre qui soit leur prêtre. Certaines réponses proviennent de pasteurs découragés ; beaucoup dénoncent un décalage entre l'idéal du prêtre lui-même et ce que ses paroissiens désirent. Mais jamais le prêtre ne se sent non désiré des pratiquants qui souhaitent tous des curés, des vicaires qui fassent leur « devoir », leur « métier de prêtres ».

Cette constatation unanime peut se nuancer : certaines réponses, peu nombreuses, se réjouissent de ce qu'on demande aujourd'hui au prêtre « un détachement de ce qui n'est pas essentiellement sacerdotal ». Beaucoup d'autres développent l'idée de « devoir du prêtre » par une énumération assez neutre d'occupations ou de qualités les plus réclamées des paroissiens. Parmi une quarantaine de notations de ce genre, détachons celle-ci : « Les pratiquants exigent que je fasse bien mon travail de prêtre au sens traditionnel : catéchismes, messes, sépultures, mariages, malades, visite des paroissiens (de tous), réunions paroissiales, s'occuper des enfants, des jeunes (préservation), être disponible, accueillant, toujours là pour les recevoir ». Pour un prêtre d'un autre diocèse, le « bon curé » est pour certains un bon fonctionnaire du culte, pour d'autres un gardien de gosses, pour d'autres un consolateur, mais pour d'autres aussi un éducateur de la foi, un soutien spirituel dans leurs engagements.

Un vrai portrait du « bon prêtre » du XX<sup>e</sup> siècle, selon le cœur de ses paroissiens, peut être dessiné à partir d'une centaine de réponses qui ont donné les qualités morales les plus exigées de lui. La compréhension est la vertu majeure ; elle est réclamée une trentaine de fois, tandis que la piété et la sainteté réunies ne le sont qu'une vingtaine de fois ; la science, la prudence, le zèle, l'humilité, l'enthousiasme, etc. ne font que des apparitions épisodiques. Mais de très nombreux prêtres de campagne se sentent voulus par leurs paroissiens comme « hommes du culte et des traditions » et rien d'autre. On désire de nous que nous soyons des « distributeurs de sacrements », des « mainteneurs de traditions », des ritualistes qui

assurent la permanence d'une « façade » ou d'un « ronton », disent en substance plus de cent prêtres. Et même ceux qui n'ont pas cette note péjorative savent bien que nombre de paroissiens les considèrent avant tout comme les « hommes du culte ». Encore est-il heureux que, du culte, on considère d'emblée l'essentiel : la messe, les sacrements. Des bénédictions d'étables sont ici ou là signalées : il ne semble pas qu'on leur attribue une importance exorbitante. Autre notation heureuse : on désire un culte « vivant », « authentique », « adapté », « beau et priant », avec des instructions « bien préparées », « nourrissantes », « dynamiques », etc.

Ces paroissiens qui veulent que leur curé soit avant tout un « fonctionnaire du culte » ne le confinent cependant pas à la sacristie : ils réclament de fréquentes visites. Mais le vœu est ambigu : on y voit un désir d'humaniser les rapports, mais les prêtres signalent souvent le vide des conversations et le désir des gens d'accaparer leur clergé.

Cependant le prêtre est aussi l'homme dont on craint de trop recevoir. Ici, on veut « des prêtres gentils qui laissent les consciences en paix » ; là, il faut « laisser chacun dans ses routines et ne pas ennuyer avec l'Évangile » ; et un peu partout les paroissiens semblent craindre surtout d'être dérangés ou bousculés. Le drame est là : le prêtre se veut un éveilleur, un évangéliste ; ses pratiquants exigent de lui « qu'on soit là, même à ne rien faire », « qu'on soit à leur disposition pour leurs petits besoins spirituels ». Certaines réponses sont très dures contre ces pratiquants « amorphes », « passifs », « égocentriques », « parasites », « ânes qu'on ne peut forcer à boire », « pharisiens » qui détestent qu'on les réveille. D'autres, plus modérés, analysent peut-être mieux la situation et se mettent en cause comme ce curé dont les paroissiens veulent avec lui des contacts fréquents, « mais sans trop d'éclairage sur leurs vies ».

Toutes les réponses ne rendent pas le son pessimiste que nous venons d'entendre. Une bonne centaine témoignent de l'aspiration des fidèles à être évangélisés et renouvelés par le

ministère des prêtres. Et, bien entendu, nous ne parlons ici que de réponses qui n'établissent pas de distinction entre pratiquants et militants, masse et élite. On a parlé de pratiquants routiniers et pourtant ceux d'une paroisse du pays nantais demandent « à être sortis de leurs routines » ; on a parlé de la crainte de l'Évangile et pourtant « un éclairage évangélique » est le vœu de fidèles savoyards. Ici on demande aux prêtres « un soutien dans une vie matérialisante », là, « une aide pour réagir chrétiennement dans la vie », etc. A l'analyse, les souhaits de ces pratiquants exigeants sont principalement le désir d'un christianisme plus éclairé, plus personnel, ayant plus d'implications morales. Le vœu que la paroisse entière devienne plus missionnaire est rarement exprimé comme venant des paroissiens : une dizaine de fois, et pas toujours très nettement.

Une cinquantaine de réponse font émerger, d'une masse de pratiquants passifs, des militants qui attendent du prêtre une « éducation de la foi », une « animation » de toute la vie par l'Évangile. Une cinquantaine d'autres réponses introduisent, entre pratiquants, des distinctions qui reviennent pratiquement à la précédente.

### 3. *Attitude des non-pratiquants*

Par rapport à leurs paroissiens non pratiquants, les prêtres de notre enquête ont trois attitudes fort différentes : près de la moitié sentent les non-pratiquants comme un monde fort éloigné d'eux ; un bon cinquième minimise au contraire la distinction entre pratiquants et non-pratiquants ; d'autres enfin disent comment le prêtre apprivoise peu à peu un milieu dont la fermeture n'est pas définitive.

L'hostilité, l'anticléricalisme déclaré disparaissent de nos campagnes. Quatorze réponses seulement les signalent : sept viennent de l'Ouest et, parmi elles, plusieurs mentionnent un adoucissement des positions d'autrefois. Mais de très nombreux prêtres sont sans contact avec les non-pratiquants et

même l'objet de leur part d'un vague mépris. Les luttes du passé ont laissé subsister des préjugés et surtout la vie moderne fait apparaître le « curé » comme un être étrangement désuet, sans rapport avec ce qui intéresse ses contemporains. Des modérés le diront employé à des tâches secondaires ; de plus malveillants verront en lui un « demeuré » à qui « l'on a donné une place de tout repos ». On s'imagine volontiers que le clerc n'a rien à faire, qu'il est « planqué », qu'il « fait son métier comme un fonctionnaire » et pour de l'argent. On soupçonne parfois la chasteté du prêtre, sa sincérité, son désintéressement politique. Quelques réponses attribuent au mauvais exemple des pratiquants ou des prêtres l'assombrissement de l'atmosphère. Enfin beaucoup ne savent qu'une chose : c'est qu'il n'est pas facile de communiquer vraiment entre personnes vouées à une cause et ceux pour qui cette cause ne présente aucun intérêt, sinon aucune réalité.

Sans mettre en cause la distinction que leur proposait le questionnaire, un nombre important de correspondants refusent de considérer les non-pratiquants comme très différents des pratiquants. Ils ont devant les yeux des non-pratiquants qui constituent pour l'Eglise une sorte de réserve : parce qu'ils croient plus ou moins aux sacrements, on s'attend à ce qu'ils renouent avec eux aux grandes occasions de la vie ou au moins à l'heure de la mort.

Il est bien difficile de démêler les sentiments que ces non-pratiquants portent aux prêtres. Certains de ces derniers qui s'estiment « respectés » se demandent si c'est *parce que* prêtres ou *quoique* prêtres. Le curé « fait bien dans le décor », fait marcher le commerce ; il est encore un « notable » ; même si l'on ne croit plus à l'Évangile, on peut trouver souhaitable la présence d'un « officier de morale » ; enfin un nombre très appréciable de non-pratiquants estiment le prêtre pour son rôle auprès des enfants, voire auprès des vieillards.

De nombreux prêtres estiment qu'il est possible de faire évoluer les non-pratiquants, mais les réponses sont assez vagues. On ne sait pas bien si le but à atteindre est simple-



ment de se faire respecter ou de poser à l'incroyant une question : de fait beaucoup de réponses vont en ce dernier sens. Par contre on signale les moyens par lesquels le prêtre améliore ses rapports avec le non-pratiquant et le fait évoluer. Plusieurs correspondants disent que c'est en respectant les autres qu'on finit par se faire respecter. Un plus grand nombre insiste sur la sincérité, et plus encore sur les contacts. Ici ou là, dans une dizaine de cas, des services ou un travail en commun sont organisés. Plus rarement des non-pratiquants ont changé d'avis sur le prêtre et ses fonctions à l'occasion d'une cérémonie liturgique ou d'une prédication ; quelquefois le préjugé selon lequel le « curé » est un paresseux tombe, lorsque son activité devient incontestable. Enfin, tout effort pour « dépolitiser la religion » est rentable.

Certains prêtres estiment les incroyants et les non-pratiquants plus que le milieu paroissial. « C'est avec eux que je me sens le plus prêtre », dit une réponse du diocèse de Rouen. « Ceux qui vivent mieux l'esprit de charité de l'Évangile ne pratiquent pas », remarque un prêtre du diocèse de Nice. Mais les appréciations de ce genre restent très rares.

#### 4. *Le prêtre et l'évolution du monde*

Il est certain que l'évolution actuelle, dans les déplacements, les relations avec l'extérieur, le travail, les loisirs, oblige les curés à réviser leur labeur apostolique. Comment jugent-ils cette évolution ?

Dans les régions plus traditionnelles, elle est jugée néfaste. Le principal grief est qu'elle constitue un « obstacle au ministère ». Les contacts, surtout avec les jeunes, sont rendus plus difficiles ; la vie paroissiale s'effrite : plus d'activités de groupes, plus de répétitions de chants. « On perd contact avec les jeunes qui font leurs études en ville ». « Ils nous échappent ». « Leur mentalité change. Ils sont contaminés. C'est une occasion pour les jeunes de se libérer de la pratique religieuse ». Le village se vide, le prêtre devient inutile : « Je n'ai plus

qu'à disparaître », écrit un curé. Et cette réflexion qui résume bien la réaction pessimiste : « Dans la mesure où l'évolution favorise l'évasion, l'individualisme, l'égoïsme familial, les loisirs passifs, le souci de satisfaire de nombreux besoins, l'athéisme pratique, elle n'est pas heureuse pour le ministère ».

D'autres prêtres acceptent cette évolution comme un fait auquel il faut bien se soumettre et dont il faut chercher à tirer parti. Le plus grand nombre en voit surtout le profit : « Elle complique le ministère mais le rend plus vrai ». « Si elle est néfaste pour l'ensemble (nette matérialisation), elle est heureuse pour l'élite (ouverture à des dimensions religieuses) ». « On sent la gêne en tant que curé et chef de communauté, mais on l'accepte en tant qu'éducateur, on y voit une évolution vers ce qui est plus catholique ».

L'idée d'ouverture est prédominante, avec pour conséquence une diminution de l'esprit de clocher et la nécessité d'opérer des regroupements. Malheureusement beaucoup de prêtres ne se sentent pas préparés à une pastorale d'ensemble, mais ils acceptent de reconsidérer leur ministère en fonction des nouvelles formes de société en gestation et d'entrer dans un travail d'équipe.

##### 5. *Dialogue avec les militants engagés*

Le questionnaire interrogeait les prêtres ruraux sur leurs connaissances des institutions non chrétiennes de leur région, l'insertion de leurs paroissiens dans ces institutions ou réalisations et leur facilité à rencontrer les militants engagés.

Si les réalisations non chrétiennes semblent, le plus souvent, connues, l'insertion des catholiques n'apparaît pas très clairement. Quant à la possibilité du dialogue avec les militants engagés, les réponses passent de l'optimisme absolu à des positions plus prudentes et plus nuancées. Des prêtres regrettent leur inexpérience et incriminent souvent la formation trop livresque qu'ils ont reçue : « Il me manque une information de base que j'avais déjà ressentie au séminaire, surtout lorsque,

par exemple, des militants laïcs venaient nous apporter leur témoignage : impression d'un décalage, d'un infantilisme en face des réalités auxquelles les laïcs s'affrontent et dans lesquelles pourtant il faut bien faire passer le Message ». Ou bien : « Être informé ne veut pas dire être capable d'aider les gens ». Mais l'on trouve aussi, dans un sens différent : « Ce qui manque le plus, ce n'est pas la connaissance technique des institutions, mais cette connaissance profonde et vivante de l'Évangile pour percevoir ce qu'il y a d'évangélique ou non dans telle attitude ou tel événement ». Le dialogue une fois engagé avec les militants peut apporter beaucoup au prêtre : « C'est eux qui nous enseignent en ce moment ». « Je m'efforce d'écouter, d'apprendre avec eux. Je les laisse beaucoup parler. Je réfléchis là-dessus et je cherche les incidences évangéliques. Au début, dérouté ; maintenant j'ai moins peur, mais le séminaire ne m'a pas du tout préparé à ça ».

#### 6. *Le prêtre est-il un « séparé » ?*

La question était ambiguë et plusieurs correspondants le soulignent. On pouvait répondre au niveau sociologique ou au niveau théologique. La plupart se situent dans la première hypothèse et leurs impressions sont contradictoires.

Pour les uns, il n'est pas vrai que le prêtre soit un séparé : « C'est faux, du moins pour ce qui est du prêtre rural ». « On nous le dit dans les retraites sacerdotales, cependant avec les fidèles il forme un tout harmonieux ». « Nous vivons en somme en famille » avec la paroisse. Inséré dans cette communauté humaine, le curé de campagne se livre au même travail que ses ouailles : « Si vous vivez de la même vie difficile que vos gens, grattant la terre comme eux pour faire vos légumes, on est alors des leurs et on peut discuter avec eux. »

Pour d'autres, les contacts ne sont que superficiels et la séparation est ressentie comme une solitude douloureuse. Le prêtre, écrit-on, « est séparé de tout et de tous ». Il a l'impression d'être en marge, à côté de la vie, de « mendier son exis-

tence ». Il se sent « trop célibataire et pas assez père ». « Actuellement je souffre beaucoup et je suis pratiquement seul, isolé ». « C'est de cette séparation que j'ai le plus souffert depuis que je suis prêtre ». Le prêtre « est seul. C'est la plus lourde croix qu'il a à porter ». « C'est humainement un véritable calvaire ». Et ces tristes constatations s'achèvent parfois en un cri : « J'en ai marre d'être séparé ». « Dieu ne peut pas vouloir cela, lui qui est trois ». Mais aussi, plus sereinement : cet isolement, c'est, pour le prêtre, « sa souffrance et sa grâce ».

La séparation n'est d'ailleurs pas ressentie uniquement par rapport au troupeau, mais aussi, et très fortement, par rapport à l'évêque qui apparaît souvent très lointain, « administrateur » plus que père. La présence des confrères peut apporter une détente et atténuer la solitude. Mais les réunions de doyennés apparaissent la plupart du temps comme insuffisantes, « pas sérieuses ». Le travail en équipe, lorsqu'il est possible, apporte un épanouissement plus profond.

Cette souffrance de la séparation prend, chez plusieurs prêtres, la coloration du désœuvrement et de l'ennui. Le prêtre de régions déchristianisées — et peut-être d'autres aussi — n'a « rien à faire ». Il « fait partie du folklore ». Il n'est qu'une « plante d'ornementation », « une présence gênante », un « empêchement de danser en rond », « quelqu'un que l'on craint ou que l'on méprise ». « On en arrive, écrit un curé, à ne plus savoir quoi faire en dehors de la messe et du caté. On se sent inutile et inefficace. »

Pour le plus grand nombre des correspondants, la séparation du prêtre est orientée vers une plus profonde présence à ceux auxquels il est envoyé. Les témoignages abondent en ce sens : le prêtre ne doit pas être « un Robinson sur son île ». Il est « séparé, mais non absent... un écartelé plus qu'un séparé ». « S'il est séparé, c'est pour mieux être avec tous », dans la vie des gens d'aujourd'hui. Distinct des laïques, il ne doit pas en être distant. On parle souvent de la loi d'Incarnation, du levain dans la pâte, du « sel dans la soupe » ; on insiste sur les affir-

mations du chapitre 17 de saint Jean : « Je ne te prie pas de les retirer du monde, mais de les garder du Mauvais ». Plusieurs fois revient une expression attribuée au P. Congar : « Etre moins du monde et plus au monde ».

Cette présence, conçue par tous comme souhaitable, s'exprimera par une certaine qualité d'âme et par une ouverture du cœur. Le prêtre devra être attentif, discret, compréhensif, simple, humain, affable, « ne pas jouer au pacha »... Si beaucoup estiment que « le prêtre doit être présent partout », il en est d'autres qui nuancent leur position avec le souci de respecter la place et le ministère propres des laïcs, en particulier des militants d'Action catholique : ce qui autorisera le prêtre à rester dans un certain état de séparation : « Etre présent au monde en étant présent aux militants... Avoir un grand respect du laïcat. Ne pas prendre sa place ». « Etre séparé : c'est souhaitable pour ne pas court-circuiter l'action du Saint-Esprit dans les militants ». « Le prêtre est un séparé et il le restera... Il doit à tout prix rester dans son rôle sacerdotal, donc croire aux engagements laïcs ».

Déjà, on le voit, des options doctrinales sont prises. Mais d'autres correspondants semblent refuser globalement cette façon de poser le problème. Passant du plan sociologique au plan théologique, ils n'ont pas de termes assez durs pour caractériser l'idéal de séparation et ils voient bien, comme l'écrit l'un d'entre eux, que « c'est toute une conception du sacerdoce qu'il faudrait remettre en jeu ».

« Le prêtre, a-t-on dit, est un séparé. Qu'en pensez-vous ? ». Voici quelques réponses : « Une aberration », « une hérésie épouvantable » (jansénisme), une « absurdité », « une catastrophe ». Et de tirer certaines conséquences de ce qui apparaît comme une grave erreur d'optique : « Faire du prêtre un séparé a amené les pratiquants à le considérer comme un druide qu'on consulte sur les choses peu importantes (le culte mal compris) et les non-pratiquants à le considérer comme un parasite ».

Cela s'assortit de critiques contre la formation reçue dans les séminaires, petits et grands, « qui ont trop bien réussi » : « On nous a bâti tout le sacerdoce sur des barrières, des défenses, des mises en garde ». Par ailleurs on a trop insisté sur le fameux « *sacerdos oportet prae-esse* » ; le résultat est que le prêtre reste « sur son piédestal », comme un « personnage officiel » ou un « fonctionnaire-notable », entouré de « crainte révérentielle ». Enfin l'on a confondu la situation du prêtre séculier et celle des religieux ou des moines.

Les résultats : « Pour certains le sens de l'apostolat en a été dévié : de peur du matérialisme pratico-pratique, du sensualisme, etc., on a parfois manqué la préparation du prêtre à la rencontre du monde ». En conséquence, des prêtres inadaptes, d'autres qui ont abandonné le sacerdoce, « d'autres par réaction, peintres, bricoleurs, cinéastes, etc. D'autres, enfin, braqués sur un problème ». « Le séminaire ne nous a pas préparés à nous mêler à la pâte ».

On met en cause le style de vie sacerdotal : plusieurs le jugent trop « bourgeois » : « Le style sacerdotal qu'on m'impose me rend difficile une vraie présence aux pauvres ». Mais aussi, dans un autre sens : « L'excès de notre pauvreté est un contre-témoignage ».

Creusant plus profond, plusieurs correspondants mettent en valeur le fait que sa formation et sa culture tendent à séparer le prêtre du peuple qui lui est confié. Mais cette appréciation n'est-elle pas à nuancer ? Le prêtre est-il réellement séparé par une autre réalité que par sa « spécialisation technique » ? Plusieurs réponses se réfèrent à d'autres professions ou vocations pour y trouver des cas similaires : « Le prêtre est un séparé comme le maçon est un séparé par rapport au paysan ou le médecin par rapport à l'ingénieur ou aux autres hommes ».

Néanmoins la vie du prêtre apparaît à un très grand nombre comme trop différente de celle des gens et beaucoup se demandent « dans quelle mesure on peut aider valablement

des gens en ne vivant pas leur vie ». Il faudrait que l'existence du prêtre soit plus conforme à celle de ses paroissiens pour lui permettre une authentique présence. Et les souhaits se concrétisent autour de deux points principaux : le travail, la vie de famille.

C'est en tout premier lieu l'importance du travail manuel qui est soulignée. Cultiver le jardinet de la cure, « s'adonner à l'apiculture, l'horticulture ou autre agriculture », ne suffit pas en effet à faire du prêtre un paysan. « Je ne serai un des leurs que quand je travaillerai de mes mains comme eux, non pas dans mon jardin, mais pour gagner ma vie », écrit un prêtre de plus de cinquante ans. Et un jeune vicaire : « Le prêtre doit mener la même vie que les gens au milieu desquels il vit, selon le lieu, au besoin se mettre au travail. Il est pénible d'entendre les gens dire : « On se promène » ? ou : « Vous faites beaucoup de catéchismes » ? ou : « Vous êtes les plus heureux ». Bien sûr que nous sommes trop heureux. Nous ne savons pas ce que c'est que de gagner le pain et avoir des soucis de famille ». Un troisième : « Je viens du caté et m'arrête à dire bonjour aux ouvriers qui travaillent à l'école : « Alors votre journée est finie » ? Si je m'arrête tout à l'heure au bord de la route, on me criera : « On embauche » ou bien : « Alors, on se promène » ? « Pourquoi cette séparation supportée par nous et qui n'est pas comprise de ceux pour qui elle existe, sans qu'on voie comment les aider à en comprendre le pourquoi ? ».

Et un nombre assez important de prêtres — il s'agit souvent de prêtres âgés — se déclarent favorables à une certaine forme de travail : « Je souhaite que le prêtre puisse gagner sa vie par un travail à mi-temps ». Un autre : « Je n'exclurais pas un travail du prêtre au titre de présence au monde ». Un autre encore : « Le prêtre devrait partager la vie de tous : travail qui ne rendrait pas impossible son ministère sur un terrain donné, vie familiale ».

Cette dernière réponse nous oriente vers un deuxième vœu. Si certains souhaitent que le prêtre travaille de ses mains,

d'autres — moins nombreux — désirent que son insertion dans le monde soit signifiée par une vie familiale analogue à celle de la plupart de ses paroissiens. Il ne s'agit pas toujours là de l'expression de la souffrance d'hommes vivant dans une douloureuse solitude, mais d'une volonté d'incarnation et de participation ; de l'expression d'un vœu qui ne concerne pas forcément de manière directe celui qui l'exprime, mais qui vise, objectivement, une certaine conception du style de vie sacerdotal. Voici quelques citations : « Si jusqu'ici le prêtre n'avait pas été mis à part, il aurait été davantage prêtre et homme... Le prêtre marié, gagnant sa vie, eût été dans le bain et ses essais pour vivre son idéal eussent été plus vrais, comme ses conseils ». « La façon de réagir spontanée de beaucoup de chrétiens, pratiquants même, qui ne nous font plus confiance, lorsque nous parlons de vie de travail ou de vie familiale, avec la volonté d'apporter la lumière de l'Évangile, parce que nous sommes « étrangers à tout ça », parce que « nous n'y comprenons rien », laisse bien supposer déjà que, venant de l'extérieur, le message évangélique passe difficilement... Je ne nie pas la valeur ni la nécessité du témoignage de gens « séparés » par le célibat et par une vie totalement consacrée aux valeurs spirituelles. Mais ce témoignage-là est-il inhérent au sacerdoce ? ».

Enfin, pour relativiser la conception du « sacerdoce séparé », plusieurs correspondants font remarquer que, dans un sens, la formule de séparation est applicable à tous les chrétiens : « La séparation, la ségrégation doit se faire dans le cœur. Tout chrétien doit être séparé du « monde » au sens de Jean et *a fortiori* le prêtre. Toutes les autres barrières gênent une approche missionnaire ». Et encore : « Le prêtre est un séparé en raison de son baptême et comme tout baptisé. Est-il de l'essence du sacerdoce *ministériel* (je ne parle pas des religieux) d'exiger une nouvelle séparation ? Je ne le pense pas. C'est un fait dans l'Église d'Occident, le prêtre est un séparé. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. En 428 le pape Célestin I<sup>er</sup> écrivait aux évêques de Narbonnaise : « Dis-



tinguons-nous des autres par la science, non par le vêtement ; par nos propos, non par notre genre de vie ». Puisque, de par notre sacerdoce ministériel, nous sommes au service d'une communauté, je pense que le but devrait inspirer constamment notre attitude et notre genre de vie, précisément en fonction de la communauté ».

#### IV. LE CORPS SACERDOTAL

Une série de questions portaient sur les rapports des prêtres entre eux : efficacité des rencontres, conscience d'être partie prenante dans une pastorale d'ensemble, suffisance ou insuffisance des relations entre confrères et avec les supérieurs, isolement au sein du corps sacerdotal... Les prêtres n'ont pas eu peur du caractère « direct », presque indiscret, de certaines de ces questions et ils ont presque tous répondu à toutes. Malheureusement ils l'ont fait parfois de manière trop laconique et nous laissent dans le vague. Ainsi déclarer qu'on ne se sent pas partie prenante d'une pastorale d'ensemble peut revêtir deux significations bien différentes. — on s'en rend compte à la lecture des réponses plus développées — soit : il n'y a rien d'organisé autour de moi en ce sens et je le regrette, soit : je ne désire pas être embrigadé dans une sorte d'entreprise de « collectivisation » ecclésiastique. D'autre part les réponses sont fort différentes les unes des autres car les correspondants se sont placés les uns sur le plan affectif, d'autres sur le plan spirituel, d'autres enfin sur le plan apostolique. Malgré tout, une impression d'ensemble se dégage.

##### 1. *L'isolement*

Un nombre appréciable de prêtres, une cinquantaine, expriment leur isolement de manière pathétique. Par exemple : « Beaucoup trop de prêtres, et moi le premier, ne donnent pas l'impression d'être épanouis dans leur sacerdoce ; cela tient surtout à ce que les prêtres ne sont pas compris et aidés. Ils se trouvent isolés dans un ministère souvent trop

dur, auquel ils n'ont pas été préparés. On n'a tenu aucun compte de leurs talents et de leurs désirs. Ils ne sont pas avec l'équipe qu'ils désirent ». Plusieurs estiment l'expression « corps sacerdotal » prétentieuse et ridicule, c'est « un de ces mots qui ne recouvrent absolument rien ».

Il convient, certes, de ne pas attacher trop d'importance à des cas extrêmes et limités. Mais le nombre relativement élevé de ces cas inquiète. Et d'autre part il faut mettre ces réponses en rapport avec celles de prêtres qui estiment, posément, que, s'ils parviennent personnellement à vaincre la solitude, ce n'est pas le cas de beaucoup de leurs confrères.

L'opinion moyenne peut se résumer ainsi : les rapports ne manquent pas entre prêtres, ils sont un élément de soutien, mais ils ne revêtent ni l'ampleur ni la profondeur nécessaires pour que le « corps sacerdotal » ait sa vraie consistance. Certains, — en général ils semblent être des « spirituels » — dénoncent la superficialité des relations : elles ne sont « pas assez fraternelles », « trop officielles » ; elles ne mettent pas réellement « des prêtres face à des prêtres ». D'autres, plus actifs, trouvent chez leurs confrères de la cordialité, une agréable camaraderie, mais se plaignent du manque d'engagements communs. Individualisme, manque de préparation à l'apostolat d'aujourd'hui, infantilisme sont, d'après eux, les causes de cet état de chose regrettable. Plus nombreux sont ceux qui signalent que l'isolement est vaincu par un remède qui nuit à la cohésion du clergé : la constitution d'équipes ou de groupes trop fermés sur eux-mêmes, voire de « clans » d'amis. Le fait paraît généralisé mais ne revêt pas partout la même gravité. Ici on laisse entendre qu'un modeste effort permettrait de s'ouvrir à tous, tandis que là des tensions se sont créées que le nouvel arrivant subit comme un fait de nature. Les lignes de clivage les plus fréquemment citées passent entre les prêtres âgés et les prêtres plus jeunes, les tenants de l'Action catholique et ceux qui s'en méfient, le clergé rural et le clergé urbain et — deux fois signalé seulement — entre prêtres sous-employés et prêtres sur-employés.

Beaucoup de réponses rendent un son optimiste : malheureusement les justifications de cet optimisme sont rarement explicitées : ici c'est l'existence d'une bonne équipe de vicaires, là l'appartenance à un institut séculier, ailleurs encore la visite régulière de tel aumônier... Quelques prêtres sont heureux parce qu'ils se contentent de peu en matière de relations humaines.

## 2. *Rapports avec la hiérarchie*

Il n'y a pas quatre vingt dix prêtres à s'estimer satisfaits des rapports avec leurs supérieurs. Les mécontents se recrutent même parmi ceux qui font, sur tous les autres points, des réponses optimistes.

Qui accuse-t-on ? Parfois soi-même, sa timidité, son manque d'habileté à se faire comprendre ; d'autres fois l'éloignement de la campagne, le manque de temps, la surcharge de travail en haut lieu ; mais bien plus souvent on ne peut s'empêcher d'être amer contre les personnes : évêques, vicaires généraux, doyens, maison des œuvres, etc. On a l'impression d'être par eux « jugés plus que compris », « traités en mineurs », « actionnés comme des pions sur un échiquier ». Certains de ces supérieurs, estime-t-on, se conduisent comme des adjudants et non comme des frères ; ils font figure de serviteurs de l'administration plus que de serviteurs des administrés. Rien ne contribue plus que leur attitude distante à donner au prêtre rural l'impression d'être « de seconde zone ».

Ceux mêmes qui sont contents de leurs rapports avec la hiérarchie le doivent souvent à des raisons particulières ou bien ils bénéficient de progrès récents. Les situations apparaissent fort différentes suivant les diocèses.

## 3. *Rencontres entre prêtres*

Ces rencontres entre prêtres font figure de remède à l'isolement. Presque partout il en existe de régulières. Elles sont souvent appréciées : ceux mêmes qui en déplorent l'inefficacité au plan des résultats apostoliques reconnaissent qu'elles

sont sur le moment « réconfortantes », « regonflantes » ou qu'elles constituent, plus modestement, un bon moment de détente.

On distingue, en suivant les questions posées, réunions au doyenné et réunions d'équipe. Ce sont les premières qui reçoivent la plus grande part des critiques : elles ne se prêtent pas au travail sérieux, quand elles ne tournent pas à la pure « gastronomie », « au café-bar et à la rigolade ». Elles réunissent des prêtres trop différents par l'âge et par la formation pour être le point de départ de véritables équipes. D'ailleurs le doyenné ne constitue plus un cadre réel de vie et de pastorale pour aujourd'hui. Le nombre des prêtres qui espèrent et déjà obtiennent des résultats positifs de réunions « d'équipes de secteur » ou d'aumôniers de mouvements est bien plus considérable. De telles rencontres, estime-t-on, se prolongent normalement en un fructueux travail en commun.

De toute façon une réunion féconde ne s'obtient pas sans effort. Les principaux obstacles à vaincre, d'après nos correspondants, sont — outre les différences et les divergences signalées plus haut — le manque de préparation, l'incompétence, le manque de direction, le manque de fréquence, la crainte chez certains de « se mouiller », la fuite dans l'abstrait, la présence de « personnalités supérieures » qui glacent le dialogue. On signale aussi, mais moins souvent : l'absence de prière commune, le manque de continuité dans l'effort, le bluff de certains et la timidité d'autres, etc. Somme toute, ce qui fait échouer une rencontre est précisément ce qui contribue à installer les prêtres dans l'isolement. Et un mot revient très fréquemment tout au long des réponses de cette série : « individualisme ».

#### 4. Un espoir : la pastorale d'ensemble

Les réunions devraient déboucher sur un travail en commun et une structuration de la pastorale d'ensemble ; celle-ci constitue le grand espoir de la majorité des prêtres ruraux, optimistes ou pessimistes.

Très peu nombreux sont ceux qui expriment une hostilité de principe. Quelques-uns sont réticents, mais d'une réticence dont ils s'accusent comme d'une faiblesse : les nouvelles structures vont leur demander un gros effort d'adaptation, des sacrifices d'autonomie, parfois un surcroît de travail. Deux autres craintes encore sont exprimées : la première est celle de voir s'installer, sous le nom de pastorale d'ensemble, un dirigisme excessif ; ceux qui formulent cette crainte sont prêts à bien des sacrifices, mais en contrepartie ils désirent être consultés et ils voient d'un mauvais œil que « tout vient d'en haut », que le curé de campagne est plus que jamais un simple « exécutant », une « potiche ». D'autres encore redoutent que pastorale d'ensemble ne soit qu'un « grand mot vide » avec lequel on va faire du « tapage » afin de laisser croire à l'invention de solutions qui se trouvent en réalité au delà de conceptions d'état-major.

##### 5. *Autres remèdes et suggestions*

Pour remédier à une solitude toujours menaçante, beaucoup de prêtres recommandent la vie en commun, qui se pratique d'ailleurs assez souvent. D'autres, sans aller jusque là, proposent une institutionnalisation du travail en équipe. Voici une suggestion, qui n'est pas unique : « Je propose ceci : prendre un secteur déterminé, doyenné par exemple, avec ville (écoles, collèges, lycées), villages (A.C.R.), en demandant des prêtres *volontaires* pour vivre et travailler ensemble, chacun spécialiste d'une branche (social, professionnel, etc.). Expérience de cinq ans par exemple. Dans ce groupe il faut un chef pour qu'il y ait de l'organisation. Cela ne veut pas dire que la cohabitation soit nécessaire ».

Pour qu'il y ait plus de circulation entre l'évêque et ses prêtres, certains proposent des structures intermédiaires nouvelles. Ici ou là il existe, par exemple, un « aumônier du clergé ». Dans certaines régions, on exprime le souhait que le diocèse adopte cette institution. Dans un sens voisin, un prêtre propose l'établissement d'un « troisième an » pour le

clergé, qui irait « s'y refaire des idées justes et bien lucides ». D'autres vœux sont plus revendicatifs. Deux ou trois fois on parle d'éventuels « syndicats de prêtres » et une réponse suggère qu'on en revienne à l'antique usage de l'élection de l'évêque par les clercs.

#### V. LA FORMATION AU SÉMINAIRE

Il est indéniable que dans le malaise ressenti aujourd'hui par un grand nombre de prêtres, la formation reçue au séminaire entre en ligne de compte. Certes, certains ont conscience que la contestation de cette formation peut être une injustice et une facilité. Une injustice, car il est évident qu'en bien des cas les directeurs et professeurs de séminaire « ont fait ce qu'ils ont pu », et d'autre part, il est illusoire d'exiger rétrospectivement d'un séminaire où l'on a vécu avant guerre le bagage dont on sent la nécessité en 1964 : le monde et l'Eglise ont évolué. « Ne demandons pas à des directeurs, écrit un prêtre de cinquante-six ans, d'être nécessairement prophètes ». La contestation de la formation reçue peut être aussi une facilité : on pourra toujours se demander si certaines carences éprouvées aujourd'hui ont bien pour origine la déficience objective de la formation ; n'est-ce pas plutôt la passivité, le manque d'engagement, la paresse du sujet ?

Aussi délicate que soit l'interprétation de certaines revendications et aussi problématique que soit par conséquent leur généralisation, il n'en reste pas moins que les résultats chiffrés de l'enquête témoignent de l'inadéquation, totale ou partielle, de la formation reçue au séminaire avec la vie réelle du prêtre aujourd'hui. Quelques correspondants, surtout parmi les plus âgés, font un éloge inconditionnel de cette formation. Mais, dans l'ensemble, soixante à soixante-dix pour cent des prêtres émettent sur elle un avis défavorable, exprimé parfois en termes très vifs. Ce sont surtout les études qui sont incriminées ; la conception du sacerdoce donnée au séminaire l'est un peu moins ; quant à l'éducation spirituelle, elle a à peu près autant d'adversaires que de partisans.

### 1. *Cadre éducatif du séminaire*

Les deux tiers des prêtres ayant répondu à l'enquête estiment que la formation éducative du séminaire a été déplorable, si tant est que l'on puisse parler de formation. « Nous avons reçu un enseignement, assez peu une formation », écrit un prêtre de trente-huit ans. A leurs yeux, le séminaire les a laissés démunis, ou les a démunis, de ce qui leur aurait été nécessaire pour rencontrer le monde des hommes et y remplir leur mission. La raison en est double sur le plan éducatif. D'une part, le séminaire constitue un milieu fermé, une sorte de « ghetto », où l'on forme à un « sacerdoce à l'étuvée », désincarné, coupé des réalités humaines, et dont le rythme de vie est totalement étranger à celui de l'existence dans le ministère. D'autre part — ceci n'est pas sans lien avec ce qui précède — la formation de la personnalité est inexistante, parfois brimée : le séminariste reste un enfant et un collégien. Comment ne pas voir dès lors dans le séminaire « un cadre essentiellement déséquilibrant, malgré le dévouement des maîtres », le lieu d'un idéalisme dont les expériences postérieures ont tôt fait de dénoncer l'illusion ? Citons quelques textes plus caractéristiques : « On nous a trop gardés en serre chaude. On nous a traités comme des enfants jusqu'à vingt-six ans et, du jour au lendemain, on se retrouve dans le monde comme conseiller de tous, supposé compétent en tout. La douche est assez froide les premiers temps ». « Ayant commencé mon grand séminaire à vingt-sept ans, après six ans de plongée non demandée « dans la masse » (guerre et captivité), c'est pendant que j'y étais que j'ai mis en cause la formation reçue : coupure à peu près totale du monde normal, exigée pratiquement ; néantisation inconsciente mais réelle de toutes les expériences vécues avant l'entrée au grand séminaire ; plongée obligatoire pendant cinq ans dans un bain de culture cléricobourgeoise telle qu'on finit, le plus souvent, par perdre les qualités les plus précieuses de son milieu social originel, par trouver normales des formes d'expression, de pensée, de prière, que l'on aurait rejetées si l'on était resté dans son milieu, par devenir sur le plan social comme un être « asexué », coupé

ainsi de tous les milieux ; étouffement ou, au minimum, mise en sommeil de l'esprit d'initiative, des qualités critiques, de l'esprit de jugement, du sens des responsabilités au nom de la vertu d'obéissance, etc. » On pourrait citer dans le même sens d'autres témoignages, tel celui-ci, d'un prêtre de quarante ans : « Le sacerdoce se bâtissait sur les ruines de nos aspirations humaines ». En définitive, ce qu'un grand nombre de prêtres, qui entendent rester fidèles à leur sacerdoce, reprochent à leur séminaire, c'est de n'avoir pas fait d'eux des hommes. On a cru éduquer le prêtre en lui mettant un corset ; c'est la colonne vertébrale qu'il eût fallu former. La vie en vase clos du séminaire, non seulement n'a pas formé le séminariste à vivre humainement et spirituellement dans le monde réel qu'il aurait à évangéliser, mais elle a empêché parfois un jeune homme de choisir en connaissance de cause, c'est-à-dire librement, son destin : car il doit bien s'agir d'un choix libre, ce que voile une conception magique et passive de la « vocation ». Il est significatif que certains prêtres qui hésiteraient aujourd'hui à choisir l'état sacerdotal ou s'y refuseraient, parce que l'expérience leur a montré qu'ils s'étaient fourvoyés dans une vie à laquelle ils n'étaient pas appelés, attribuent cette mauvaise orientation à l'éducation reçue au séminaire : « Si je n'avais pas été systématiquement coupé du monde féminin pendant mon séminaire, écrit un correspondant de trente-huit ans, j'aurais sans doute été tenté de fonder un foyer. Le courage au séminaire était de partir ». Et un autre, d'un an plus âgé : « L'atmosphère était telle au séminaire que je ne pouvais pas reculer. Ne connaissant pas la vie, je n'étais pas libre. Je n'ai eu aucune formation affective ».

Il est certain qu'un engagement au sacerdoce sera toujours pour une part un saut dans un avenir imprévu, un pari fait sur la grâce de Dieu. Mais il reste que, pour s'engager librement, le sujet doit être le plus authentiquement possible en mesure de choisir. Il apparaît que le séminaire, tant par sa coupure d'avec le monde que par sa carence dans l'éducation de l'homme, ne le permet pas toujours. Qui n'en voit les conséquences dramatiques pour certains ?



## 2. Conception de la vie sacerdotale

L'éducation donnée au séminaire est liée à une certaine conception du sacerdoce, que bien des prêtres aujourd'hui remettent en cause. A dire vrai, ce qui est contesté, ce n'est pas tant la conception du sacerdoce lui-même, qui aura toujours les mêmes bases doctrinales, que la conception de la vie sacerdotale. Sur ce point, nous rencontrons le même grief : nous avons été préparés à une vie sacerdotale qui n'est pas celle d'un pasteur dans le monde, chargé de l'évangéliser en communion concrète avec d'autres prêtres. C'est la conception du prêtre « séparé » (appelée « sulpicienne » par quelques-uns) qui fait difficulté. « Le prêtre n'est pas un moine lancé dans le ministère », écrit-on en guise de reproche. Beaucoup insistent sur la confusion permanente entre le style de vie du religieux et celui du séculier. C'est au premier qu'on les a formés, selon l'image du bon et pieux prêtre, forgée par l'École française. On ne refuse pas à cette image un noyau permanent de valeurs, mais on en dénonce l'insuffisance. « C'est un sacerdoce style meubles Louis XV ». Outre sa fermeture aux réalités humaines, cette conception de la vie sacerdotale semble se caractériser, aux yeux de beaucoup, par son individualisme, son juridisme, son souci de faire du prêtre avant tout un notable respectable, une sorte de « patriarche qui sait tout, a réponse à tout » et a droit inconditionnellement à la vénération des foules, fût-il sans compétence réelle, enfin sa méconnaissance du prêtre comme serviteur du laïcat : prêtre cultuel et administratif, « pour les chrétiens bien sages », mais incapable de porter la Bonne Nouvelle au monde, prêtre « ni assez humain ni assez mystique ». « Nous étions orientés vers un sacerdoce administratif et nous voici embarqués dans la mission », écrit un prêtre de quarante-quatre ans.

On ne saurait cependant, comme le font remarquer aussi certains de ceux qui par ailleurs sont très critiques, condamner sans nuances la conception du sacerdoce donnée au séminaire. C'est là que des maîtres dévoués ont livré l'essentiel : « Le prêtre est un autre Christ, un homme prêt à tous les sacrifices

pour donner le Christ aux autres et le faire aimer ». De même, à propos de l'individualisme du style de vie sacerdotale, plusieurs reconnaissent que c'est au séminaire qu'ils ont pris le « virus » de la vie en équipe, du travail communautaire et que, s'ils ressentent aujourd'hui un décalage entre leur vie réelle et leur formation, ce n'est pas au séminaire qu'il faut l'imputer, mais à l'autorité qui n'a pas toujours su instituer dans les diocèses des formes communautaires d'existence sacerdotale.

### 3. *Formation spirituelle*

Le style monastique que l'on reproche à la vie en séminaire a affecté au premier chef la prière. « Il semble qu'au sortir du séminaire j'aurais pu entrer sans trop de difficultés dans un monastère quelconque et j'aurais pu poursuivre, soutenu par une communauté ». A vrai dire, comme le montre cette déclaration, la difficulté ressentie est ambivalente. Beaucoup estiment avoir été heureusement initiés à la prière commune, mais constatent l'inadéquation de cette formation dans la mesure où ils vivent isolés. Qu'on leur donne la possibilité de vivre communautairement, la formation reçue portera ses fruits. Certains néanmoins contestent la forme trop traditionnelle de la prière liturgique au séminaire : « On n'a jamais fait de « célébration » et l'on sort du séminaire sans savoir de chants en français et sans avoir fait d'expériences sur ce qu'on peut faire en paroisse ». Sans doute est-ce la longue stagnation de l'Eglise tout entière en matière liturgique qu'il faut ici incriminer : nous en sommes sortis.

C'est surtout la formation spirituelle profonde, l'éducation de la prière personnelle, qui fait problème à certains. « Formation spirituelle : zéro. Et sur ce point plus particulièrement, c'est l'avis unanime de mes collègues », écrit un correspondant de trente-sept ans. Ici encore la politique du corset, plus que celle de la colonne vertébrale, semble avoir été suivie dans un grand nombre de séminaires. Citons quelques témoignages parmi d'autres : « La vie spirituelle fut présentée comme un « en soi », encadré par la multiplicité des « exer-

cices de piété », le tout axé vers l'équilibre personnel, très peu vers l'annonce missionnaire » : c'est un prêtre de soixante-cinq ans qui s'exprime ainsi. Et un autre de trente-sept ans : « Pour la vie de prière, la formation du séminaire n'était peut-être pas des plus heureuses. Toute cette prière compartimentée et minutée, avec de beaux schémas d'oraison en trois points... J'aurais aimé une formation plus large, la dernière année au moins. Cela m'aurait évité bien des difficultés dans les premières années. Mais actuellement cette transition est mieux observée ». « Pas de formation spirituelle profonde », dit l'un ; « prière factice, fausse mystique, sans enracinement biblique », ajoute un second ; « je n'ai pas vraiment été formé à l'oraison, car il ne me reste rien de la méthode d'oraison de Saint-Sulpice », conclut un troisième. On note également qu'en certains cas la formation spirituelle est affectée par des séquelles de jansénisme. Quelques prêtres, par contre, estiment qu'ils ont reçu une bonne formation de base.

*Comment prier, quand on est lancé dans le monde, bousculé par des tâches de toutes sortes, happé par les urgences apostoliques ? C'est ce qu'on n'a pas dit aux séminaristes. On leur a appris à respirer spirituellement dans un petit monde préservé et organisé : ils ont à respirer dans le vent. Certains ont pu s'adapter à ce nouveau climat, inventer des formes et des rythmes personnels de prière. Mais beaucoup d'autres semblent en avoir été incapables : ils étouffent. Une année de noviciat, consacrée intensément et adéquatement à la formation spirituelle serait-elle, comme le suggère un prêtre de trente-deux ans, une solution ?*

#### 4. *Formation intellectuelle*

Les deux tiers au moins des prêtres ayant répondu à l'enquête se plaignent des études. Certains regrettent que leurs études n'aient pas été plus sérieuses, plus longues, tout en estimant par ailleurs qu'elles n'avaient pas à leur fournir « des recettes apostoliques », la majorité pense qu'elles n'ont pas été suffisamment adaptées à leur vie de pasteur : « Ce qu'on a

appris n'est pas livrable aux clients de nos paroisses ». Le résultat : « Dans mon coin, la pauvreté intellectuelle du clergé est tout simplement effarante. Des exemples, ce n'est pas la peine. Ce serait ahurissant. Les conséquences sont très graves et on peut les voir tous les jours. Le prêtre vit dans son petit monde d'il y a dix, vingt ou quarante ans, complètement décroché des gens, même si on entretient de vagues rapports au plan humain ; on ne remet plus rien en cause, puisqu'on est persuadé de posséder toujours la Vérité ; la prière personnelle qui n'est pas entretenue intellectuellement ne fait pas long feu et on prie machinalement en assurant ses obligations : sans travail intellectuel, on a tôt fait de s'installer, avec tout ce que cela comporte ».

Le premier élément de cette contestation des études est la qualification douteuse des professeurs : « Il faut sans doute avoir le courage de reconnaître, écrit un prêtre de quarante-neuf ans, une certaine faiblesse intellectuelle chez les responsables de notre formation, car il leur était demandé de faire plus des prêtres dociles que des personnes en état de recherche ». Et un autre, de deux ans plus jeune : « Il fut un temps où pour être supérieur ou professeur de séminaire, il fallait être avant tout inoffensif. La peur du modernisme et de toute hérésie a mené une génération de diocèses trop petits pour avoir des professeurs vraiment qualifiés et pour caser les prêtres aux vocations nettement spécialisées. C'est encore vrai d'ailleurs ».

Le cas, que l'on signale, du professeur-bonne à tout faire (professeur de philosophie, puis économiste, puis professeur de théologie) ne favorise certes pas une qualification très sérieuse. Mais la dimension apostolique retenant au premier chef l'attention, c'est de supérieurs et de professeurs ayant eu une réelle expérience pastorale que l'on voudrait voir doter les séminaires : « Les directeurs devraient être des curés de campagne ».

Notons cependant que les personnes sont très rarement mises en cause : « Ils ont fait ce qu'ils ont pu... ». C'est la

qualité objective de l'enseignement qui fait surtout difficulté. De la théologie, un grand nombre de prêtres, de tous âges, déclarent qu'elle fut totalement « inadaptée aux réalités », « largement dépassée par les problèmes actuels », « trop livresque », « trop scolastique », « médiévale », « abstraite », « intellectualiste », « cérébrale », « théorique », « inassimilable », « trop spéculative », « scolaire et primaire », « un ramassis de réfutations d'erreurs et de querelles byzantines », « trop affirmative et sans réplique (théologie du Denzinger) », « étriquée, obtuse et bornée ». « On nous a fait éplucher des livres, comme on devait le faire au XVII<sup>e</sup> siècle, mais en dehors de la vie qui est la nôtre. Nous savions ce que pensaient Platon, ou saint Thomas, ou Kant, ou Hegel, et encore. Mais on ignorait tout des aspirations et des problèmes de notre génération. On a affirmé une doctrine pour elle-même. Une étude, par exemple, de saint Thomas, confrontée avec la vie de son époque, aurait été autrement éclairante. Nous aurions eu une autre conception de l'Universel et les applications aux hommes d'aujourd'hui seraient plus faciles » : le prêtre qui s'exprime ainsi a quarante-cinq ans.

Sans doute aimerait-on savoir ce que l'un ou l'autre entend par « théologie » et si le but immédiat et concrètement pastoral qu'il lui assigne est bien le premier et unique objectif d'une théologie, ouverte aux problèmes majeurs de l'époque, mais intellectuellement exigeante. Mais à qui la faute, si on n'a pas perçu ce que peut et doit être une grande théologie ? Le goût d'une recherche personnelle et sérieuse en ce domaine peut-il venir à des élèves qui n'apprennent des « thèses », parfois « sans rien comprendre », que pour passer des examens (beaucoup signalent cette plaie du « bachotage ») qu'un supérieur croyait bon, en 1933, de couronner par une distribution des prix ?

Autre reproche important et fréquent : on ne nous a pas donné une véritable synthèse théologique, unifiée autour de grands axes directeurs : « Je me souviendrai longtemps de la pénible sensation ressentie au début de mon ministère sacerdo-

tal en paroisse : non seulement je ne savais pas *comment* il fallait enseigner la religion, mais encore je ne savais pas les points importants et dégager les grandes lignes. Je n'étais pas compétent dans mon propre domaine. Je pense qu'au lieu de juxtaposer des cours et des théories, on devrait permettre aux séminaristes de se faire une synthèse du christianisme pour pouvoir replacer tous les aspects de la religion à l'intérieur de cette synthèse. Je sais que ce n'est pas facile et qu'il faudrait repenser tout soi-même et assimiler. Mais il suffirait peut-être de rencontrer des hommes qui ont eux-mêmes fait cette synthèse pour en comprendre l'importance ».

On regrette aussi en général — il y a pourtant des exceptions — la mauvaise qualité de l'enseignement biblique. Deux prêtres de cinquante ans : « L'enseignement de l'Écriture atteignait à peine le niveau du certificat d'études libre » ; « l'Écriture sainte était jadis considérée comme un petit cours ; cela est lamentable ». Un plus jeune parle d'« une petite exégèse sans idées générales ». C'est déjà mieux que la situation dans laquelle se trouvait ce prêtre de soixante-treize ans qui affirme : « La Bible nous était inconnue ». Dans l'enseignement théologique, qu'on voudrait parfois plus historique et plus patristique, les carences les plus souvent signalées sont celle d'une ecclésiologie et surtout celle d'une théologie des réalités terrestres et des valeurs humaines. Enfin il est un souhait assez constant : celui de voir inscrire à la « *ratio studiorum* » des séminaires, ou développer, des disciplines appartenant à la sphère des sciences humaines, telles que la pédagogie, la psychologie, l'économie, la sociologie, une initiation à la politique et aux questions syndicales...

Toutes ces observations sur les études au séminaire sont instructives. Elles peuvent paraître sévères. Qu'on n'oublie pas cependant que, dans les réponses à l'enquête, il y a aussi des éloges. Mais la vérité est que le plus grand nombre des prêtres, et de tous âges, conteste, sous une forme ou sous une autre, l'enseignement reçu.

En conclusion, le séminaire, tel qu'il est traditionnellement conçu, semblant ne former ni intellectuellement ni pastoralement, « n'a-t-il pas fait son temps » ? se demande un prêtre. « L'idéal, pour les jeunes nantis de dispositions intellectuelles, écrit un autre correspondant, paraît être la vie universitaire. Nos séminaires diocésains ne peuvent pas avoir les maîtres des Facultés, ni l'ouverture d'esprit qui y correspond. C'est une fierté diocésaine bien mal placée. Pour ceux qui n'ont pas de dispositions intellectuelles prononcées, mais dont l'intelligence et la valeur humaine sont cependant incontestables, pourquoi ne pas penser à la vieille méthode de formation de l'apprenti ? L'Esprit Saint n'a pas attendu la formation des séminaires pour former des hommes dévoués à sa cause... Dans les lycées, les collèges d'Etat, l'enfant recevrait une formation intellectuelle au moins égale sinon supérieure le plus souvent, à cause de la sélection des maîtres, et se trouverait dans un vrai milieu. Il appartiendrait au prêtre de sa paroisse, ou à des aumôniers, de l'aider. Pour les vocations qui se sont adressées à moi, j'ai conseillé lycées ou collèges et séminaire universitaire. Dans les réunions de prêtres, je n'ai jamais entendu d'arguments sérieux s'y opposant ».

C'est sur ces suggestions que nous laissons ce chapitre de l'enquête. Nul ne minimisera l'importance et l'enjeu des problèmes qu'il soulève, d'autant moins lorsqu'on saura que plusieurs prêtres n'envisageraient aujourd'hui de s'engager dans la vie sacerdotale que s'ils étaient sûrs de trouver un séminaire qui les y préparât mieux que ne le fit jadis celui où ils passèrent.

## VI. CONCLUSIONS

Le questionnaire se termine par deux questions synthèse : Etes-vous habituellement heureux ou cafardeux ? Si le choix vous en était laissé, choisiriez-vous encore d'être prêtre ?

Les réponses apportées ici, sont, plus encore peut-être que pour le reste de l'enquête, d'interprétation difficile. Les questions posées touchent en effet à un domaine éminemment

personnel et l'on n'y saurait répondre objectivement si l'on n'est pas parvenu à une connaissance suffisante et à une acceptation vraie de soi. En abordant un tel domaine, l'enquête se heurte à des problèmes psychologiques qui en relativisent plus ou moins la portée, dans la mesure où il est impossible d'apprécier correctement la portée réelle des réponses. On peut estimer *a priori* que des mécanismes de défense ont pu jouer un rôle non négligeable : par exemple, les motivations qui sont fournies en réponse à la dernière question peuvent n'être qu'un voile jeté sur les motivations réelles ; mais rien ne nous permet de critiquer chaque réponse en particulier. On ne peut donc procéder qu'avec une grande réserve. Comment interpréter, par exemple, le scandale indigné de plusieurs prêtres, qui ne comprennent pas qu'on puisse se demander si l'on choisirait encore d'être prêtre ? N'est-ce pas remettre en question un choix qui a été fait une fois pour toutes ? Quand un prêtre répond qu'il est très heureux et qu'il ajoute : « Comment un prêtre peut-il être triste » ?, exprime-t-il ce qu'il est réellement ou se dissimule-t-il derrière une représentation stéréotypée du prêtre, à laquelle il veut s'identifier ? De même encore un certain nombre d'arguments donnés en faveur d'un choix du sacerdoce (ou, éventuellement, d'un choix contraire) sont-ils souvent indéchiffrables : *sacerdos alter Christus*, le prêtre est l'ami du Christ, le monde a un grand besoin des prêtres, *sacerdos et hostia*, que ferais-je si je n'étais pas prêtre ? autant de réponses dont il faut bien savoir qu'on n'en peut appréhender le sens réel.

D'autre part, nous l'avons dit dès notre introduction, les conclusions qu'on peut dégager à partir des cinq cents réponses ne pourraient sans danger être étendues à l'ensemble du clergé rural. Nous ne pouvons savoir, en effet, dans quelle mesure les prêtres qui ont répondu à l'enquête sont représentatifs du corps sacerdotal. *A priori* on peut estimer qu'ils appartiennent à une certaine élite plutôt qu'au groupe de ceux qui sont le plus durement touchés par la crise : remplir un questionnaire suppose que l'on prend les choses au sérieux.



Cependant il est à noter que le questionnaire a joué, en plusieurs cas, le rôle d'un exutoire : ce qu'on vivait sans avoir jamais pu ou osé le dire (et peut-être se le dire à soi-même), on l'a jeté sans fard, noir sur blanc, pour se libérer, dans l'espoir qu'on serait entendu. Mais ce sont là des cas qui restent exceptionnels ; ils attestent qu'un malaise existe, mais ils ne nous permettent aucunement d'en mesurer l'ampleur.

Il serait donc sans signification d'épiloguer sur le fait que soixante pour cent des prêtres s'estiment heureux, que quatorze pour cent se reconnaissent cafardeux, tandis que vingt-cinq pour cent oscillent entre la joie et la tristesse. La proportion des *oui* et des *non* qui apparaissent à la dernière question n'est pas davantage significative ni utilisable. Ce qui s'impose, par contre, c'est *l'état de crise* que font apparaître la quasi totalité des réponses, aussi bien chez les *heureux* que chez les *cafardeux*, et quelle que soit l'attitude des prêtres à l'égard de leur sacerdoce. Cette constatation est *significative* : pour la rejeter il faudrait admettre que les cinq cents prêtres qui ont répondu au questionnaire appartiennent tous au groupe de ceux qui connaissent des difficultés, tandis que ceux qui n'ont pas répondu seraient sans problèmes : c'est là une supposition bien improbable !

Cette crise peut être légère ou aiguë, mais elle est quasi universelle. On en éprouve un sentiment si vif qu'on en vient à s'étonner qu'une si forte proportion de prêtres ne songent aucunement à remettre en cause leur engagement sacerdotal. Il faut souvent parler d'une fidélité douloureuse, qui s'exprime, par exemple, dans la réponse suivante : « Le bilan de mon existence sacerdotale est un bilan de faillite ; au Seigneur qui m'a voulu de suppléer par sa grâce à la mauvaise qualité de son ministre ».

Nous essayerons de démêler les éléments essentiels de cette crise, tels qu'ils apparaissent au travers du questionnaire. Nous recueillerons ensuite les facteurs positifs qui, plus ou moins fortement, permettent de surmonter les difficultés.

### 1. *Les éléments de la crise*

Les deux dernières questions résument et éclairent l'ensemble de l'enquête. Elles manifestent les conséquences de la situation qui a été dévoilée par les questions antérieures. Nous allons donc retrouver ici un bon nombre de points qui ont été abordés plus haut.

Une première raison — la plus essentielle peut-être — de la crise du clergé rural, c'est ce qu'on peut appeler pour faire bref *l'isolement du prêtre*. Nous ne parlons pas seulement de la solitude que le prêtre éprouve au milieu des hommes. Certes, la *séparation* du prêtre est souvent signalée comme un facteur négatif, comme la source d'un malaise profond. Le prêtre souffre de n'être pas un homme ou de n'être pas reconnu comme tel, d'être enfermé dans le monde de l'enfance, d'être considéré comme un fainéant, incapable de gagner sa vie... Mais l'isolement le plus grave nous paraît celui qui est éprouvé à l'intérieur de la communauté ecclésiale. Le prêtre connaît une crise d'autant plus grave qu'il éprouve cette solitude au sein de l'Eglise. Voici quelques témoignages : « L'organisation du diocèse, la répartition des prêtres paraissent périmées. On ne doit plus laisser des prêtres seuls. Je conçois la vie du prêtre travaillant en communauté, tous s'entr'aideraient pour l'Action catholique, les cérémonies de mariage ou de sépulture, la réforme liturgique. Si le choix m'était laissé, j'opterais tout de suite pour une forme de clergé communautaire », écrit un curé-doyen de cinquante-cinq ans. D'autres prêtres laissent percer la même nostalgie de la communauté : « Si j'avais à choisir maintenant, j'opterais pour une congrégation religieuse, pour la Mission de France, pour les Petits Frères... ».

Les déficiences de la communauté sacerdotale apparaissent en effet comme un scandale : « Je croyais trouver un sacerdoce unanime et fraternel ; j'ai trouvé une collection d'individualistes ». Bien plus encore qu'entre les prêtres, le fossé apparaît profond et de grave conséquence entre les prêtres et leur évêque : « Je suis déçu des confrères, de l'évêque en

général ; j'ai eu trois évêques depuis neuf ans ; jamais je ne leur ai parlé de mes difficultés ou de mes joies sacerdotales. C'est dur d'être seul pour surmonter les difficultés ». « Chacun fait ce qu'il veut ou ne fait rien du tout. L'évêque contrôle le résultat des quêtes, mais le plus important est laissé à la bonne volonté de chacun ». Le prêtre a besoin qu'on lui dise ce qu'il doit être et quel est le sens de son ministère dans le monde présent. Il n'a pas moins besoin d'être compris et d'abord écouté dans les choses qui lui paraissent essentielles. Il ne lui suffit pas d'une courte conversation à la sacristie, un jour de confirmation et devant le chauffeur de Monseigneur. Il ne lui suffit même pas, si l'on en croit l'un d'eux, d'un rapport individuel avec l'évêque : « Pour ma part, j'estime qu'il faudrait à l'échelon diocésain une structure de dialogue qui sauvegarde la liberté d'expression et qui permette à chaque prêtre d'exprimer ce qu'il pense. (En fait) on se trouve seul pour dialoguer avec l'évêque ; alors on se tait ». Cette difficulté de dialogue vrai entre le prêtre et l'évêque est d'autant plus grave que le premier se sait et se sent dépendant du second au plan de son sacerdoce même ; il ne lui suffit pas que cette « paternité » de l'évêque soit abstraitement affirmée et théologiquement définie : il faut que le prêtre l'expérimente concrètement, qu'elle se monnaie dans des rapports réels ; sur ce point, les prêtres sont extrêmement exigeants envers leurs évêques : réalistes, ils attendent des gestes, ou des institutions, et non des paroles.

Nous avons mentionné au passage l'isolement du prêtre au milieu des hommes et signalé que cette séparation est la source d'un malaise réel. Le sacerdoce, disent plusieurs prêtres, doit se greffer sur une vie humaine authentique et épanouie. La question du célibat peut revêtir ici une certaine importance, qu'elle soit explicitement formulée ou qu'elle n'apparaisse qu'en filigrane, comme une « question tabou ». Il faut cependant essayer de circonscrire exactement les difficultés qu'engendre la séparation du prêtre. D'une façon assez générale, elles tiennent au *ministère* même du prêtre bien plus

qu'à un désir d'épanouissement humain qui serait valorisé pour lui-même. C'est là un point qui semble important et qui se dégage nettement de l'enquête : la plupart du temps, si le prêtre souffre de son isolement, ce n'est pas d'abord parce qu'il se sent brimé dans son humanité ; c'est parce qu'il lui semble que son sacerdoce risque, dans une telle situation, de devenir inopérant.

Le problème et les réactions qu'il fait naître dépendent donc étroitement des conditions (et par suite des régions géographiques ou sociologiques) dans lesquelles le prêtre accomplit son ministère, en même temps que de sa formation, qui l'incline à juger différemment de sa situation. Dans des régions de chrétienté traditionnelle, le prêtre apparaît encore relativement peu inquiet ; il ne sent pas nettement sa séparation et son sacerdoce, dans sa forme présente, ne lui paraît pas sérieusement remis en question : « Si petite que soit notre influence, elle porte des fruits ». Je sens que les gens ont besoin de moi et qu'ils me prennent au sérieux, même les non pratiquants », etc. Si l'on se reporte à une question antérieure de l'enquête, on constate que, d'une façon générale, ces mêmes prêtres considèrent comme malheureuse pour leur ministère l'évolution qui se dessine dans leurs paroisses : les jeunes leur échappent, les adultes perdent les bonnes habitudes qu'on leur avait inculquées. Il suffit donc de peu de choses, peut-être, pour que l'inquiétude gagne ces prêtres. Le pas est franchi par des prêtres originaires des mêmes régions, — plus jeunes dans la plupart des cas — plus ouverts aussi, de par leur formation, à la situation d'ensemble de l'Eglise de France. La rencontre de prêtres d'autres régions, des sessions, des contacts personnels avec la déchristianisation, toutes ces expériences les remplissent de crainte : « Sachant ce que je sais, je ne serais probablement pas resté dans le diocèse de X. A la suite de contacts avec des confrères d'autres diocèses, je me demande parfois si le diocèse de X fait encore partie de la « véritable Eglise » [l'expression dépasse sans doute la pensée ; elle est en tout cas significative]. Quels galops il faudra faire pour

rattraper les quinze ou vingt ans de retard que l'on a sur nos voisins ».

A l'opposé, le prêtre des régions déchristianisées se sent contesté dans son sacerdoce. Plus il comprend celui-ci sous une forme « traditionnelle » et plus il est inquiet : « Nous autres, curés de montagne, nous sommes les derniers représentants d'une conception révolue ». La vie est ailleurs, le prêtre le constate chaque jour, et il se sent impuissant à la rejoindre. Cette impuissance risque de faire de lui un homme sous-employé et il voit en cela un grave danger pour sa vie sacerdotale : c'est un fait bien significatif que plusieurs prêtres soulignent vigoureusement que le grand ennemi du prêtre, ce n'est pas cet activisme qu'on dénonce trop souvent, mais le manque de travail.

Pendant le prêtre veut servir l'Eglise. Il ne renonce pas à rencontrer les hommes. Il découvre alors le caractère missionnaire de son sacerdoce. Comme le remarque un ancien vicaire de ville, le curé de campagne ne risque guère d'entretenir des illusions : son église est vide, l'Action catholique ne marche pas ou marche mal, s'il veut avoir une raison de vivre et d'être prêtre, ce n'est que dans la mission qu'il peut la découvrir. Sa grande crainte, et parfois son obsession, c'est de se voir renvoyé au « cultuel », c'est que la hiérarchie ou la théologie viennent contester ce que la vie lui a enseigné.

Quels que soient ses efforts d'ailleurs pour vivre un sacerdoce missionnaire, il doit souvent constater que, pour les hommes, il est lié à un rôle qui lui interdit toute rencontre réelle. Bien significatif est le « fait de vie » rapporté par un prêtre : un vendredi, au début de l'après-midi, il va rendre visite à des paroissiens ; le mari, rentré tard, achève son repas ; devant lui, un morceau de volaille ; profitant de ce que le prêtre a le dos tourné pour saluer la grand'mère, la femme fait prestement disparaître le plat litigieux. Voilà ce qu'est le prêtre pour les hommes : un gêneur.

L'impuissance que le prêtre expérimente dans son ministère risque d'être projetée sur l'Eglise entière : le visage que

revêt alors celle-ci est loin d'être enthousiasmant et dynamisant : « Être prêtre », dit une réponse (est-ce de l'humour ? est-ce un cri de détresse ?), « c'est un peu comme un mariage avec une vieille fille, laide et acariâtre ».

Ainsi voyons-nous que le problème essentiel, pour le prêtre de campagne, c'est de rejoindre un monde en pleine évolution ; c'est de faire l'expérience concrète et personnelle de l'efficacité du sacerdoce et de la mission. On ne se trompera sans doute pas beaucoup en disant que le malaise est d'autant plus gravement ressenti que cette expérience est plus totalement absente et manquée : le prêtre souffre alors de n'être plus intégré *vitalement* à l'Eglise, dans la ligne de sa vocation propre. Faut-il souligner la vérité de cette souffrance ? L'enquête nous donne du prêtre une esquisse profondément différente de celle qu'ont voulu imposer ces derniers temps des romanciers ou des essayistes : nous sommes en face d'un prêtre qui souffre de ne pouvoir être pleinement prêtre, parce qu'il ne peut rencontrer réellement les hommes.

## 2. Les éléments d'équilibre

Les facteurs positifs que nous avons à souligner pour finir sont déjà suggérés par ce que nous avons dit : un prêtre surmonte d'autant plus facilement la crise du clergé rural qu'il parvient plus largement à donner un contenu concret à son sacerdoce. Un certain nombre d'éléments, essentiels à cette découverte d'un sacerdoce vécu pour les hommes d'aujourd'hui, se dégagent assez clairement de l'enquête.

On peut signaler en premier lieu l'importance d'une *bonne formation*. Nous n'entendons pas par là la possession de notions abstraites, fussent-elles excellentes, mais l'aptitude à prendre du recul sur la situation pour en appréhender le sens global. Dans la plupart des cas, cette formation semble avoir été acquise après le séminaire, par les sessions, les lectures, la réflexion personnelle, mais aussi par des contacts élargis avec des prêtres d'autres régions, par des voyages. Le prêtre devient ainsi de plus en plus capable de dépasser l'horizon de son

ministère local, de relativiser les conditions qui lui sont imposées, d'appréhender un mouvement d'ensemble du monde et des hommes. Il découvre alors, dans l'évolution du monde rural, non plus seulement les éléments qui entrent en conflit avec le ministère traditionnel, mais encore et surtout des valeurs positives qui peuvent servir de points d'insertion de la prédication évangélique.

Corrélativement, le défi jeté au sacerdoce et à l'Eglise par le monde cesse d'apparaître comme une contestation toute négative. Le prêtre comprend avec joie que, dans la situation qui est la sienne, « on devient de plus en plus prêtre », parce qu'on est amené à redécouvrir les lignes de force essentielles du sacerdoce.

Sans doute faut-il ajouter que cette compréhension positive ne peut être acquise qu'au prix d'un certain courage. Il est somme toute plus facile de s'en tenir à une conception « traditionnelle » du ministère tout en condamnant l'évolution du monde que de remettre en cause des convictions qui ont du moins le mérite de donner la sécurité. Il semble hautement souhaitable que le prêtre qui s'engage dans le cheminement que nous avons évoqué se sente aidé et soutenu. Nous reviendrons sur ce point à propos de l'équipe sacerdotale.

La formation doit aussi permettre de comprendre la situation globale de l'Eglise dans le monde. L'entourage immédiat est bien souvent pour le prêtre une source d'angoisse. Il n'offre guère de possibilités d'action apostolique, l'Eglise y apparaît sous des dehors humiliés, vieillots ; elle semble liée à un passé en voie de dissolution. Il est dès lors essentiel que le prêtre puisse relativiser cette situation en la replaçant dans un mouvement d'ensemble qui lui redonnera confiance. Le prêtre heureux est un prêtre qui se réfère à telle ou telle encyclique de Jean XXIII ou de Paul VI, au Concile ; c'est un prêtre qui devine que les rapports entre l'Eglise et le Monde sont en train de se transformer, lentement peut-être, mais sûrement et qui découvre, dans son ministère local, des signes de cette transformation.

Une deuxième condition d'équilibre est la *rencontre et la collaboration avec des militants laïcs*. Elles ne sont possibles, à vrai dire, qu'à un certain nombre de conditions. Il faut d'abord et avant tout que le prêtre surmonte une sorte de complexe d'infériorité que lui donne souvent le sentiment de son incompétence, de son éloignement involontaire à l'égard des problèmes des hommes. Une suffisante proximité de vie est ici indispensable : l'aptitude à parler avec les hommes, *a fortiori* à collaborer avec eux ne peut être acquise que si l'on est avec eux. La possession d'une *compétence humaine* semble, pour cette raison, à nombre de prêtres être une nécessité.

« Ma vie a été transformée quand j'ai rencontré des militants », fait remarquer un prêtre. Cette réflexion exprime bien la tonalité qui se dégage de beaucoup de réponses. Il semble que cette rencontre permette au prêtre de se situer, de surmonter son isolement, de se sentir agissant dans le monde des hommes. Certaines réflexions, notons-le, ne vont pas sans quelque ambiguïté : elles donnent l'impression que le prêtre cherche et trouve dans le laïcat chrétien un substitut de sa propre humanité, qu'il voit en lui une courroie de transmission qui lui permet d'agir ou d'être présent là où il n'est pas lui-même. Mais cette impression ne va pas au fond des choses : ce qu'on attend le plus de la rencontre des hommes, c'est la possibilité de vivre le sacerdoce dans un monde réel, et non pas dans un monde à part. Aussi bien cette rencontre est-elle l'occasion d'une redécouverte du sacerdoce : c'est là, peut-être, l'une des constatations les plus émouvantes qui s'imposent à la lecture de l'enquête ; le prêtre se veut prêtre et sa tentation n'est pas de s'identifier aux hommes au point de dissimuler son sacerdoce. « Etre avec » ne fait l'objet d'une si grande préoccupation que parce qu'on y voit une condition *sine qua non* « d'être prêtre pour les hommes ».

Un troisième point positif est le rôle de la *spécialisation dans le ministère apostolique*. Nous n'entendons pas ici le terme de *spécialisation* dans un sens strict — au sens, par exemple, qu'il reçoit dans l'Action catholique *spécialisée*.



A vrai dire, il est incontestable que celle-ci est, pour de nombreux prêtres, un élément d'équilibre. D'une façon générale, l'aumônier d'Action catholique trouve dans l'accomplissement de sa tâche un épanouissement notable. D'une part, il se sent libéré de tout un ensemble de charges administratives, matérielles, voire culturelles, qui semblent créer un lourd handicap ; d'autre part, et surtout, il acquiert la possibilité de centrer ses activités, de les organiser selon un axe bien défini, il creuse un sillon. Son travail est lourd et accaparant, mais il lui permet d'échapper à l'impression désastreuse de se disperser dans des occupations multiples, sans lien entre elles qui le prennent tout entier et qui pourtant demeurent inefficaces.

Cette forme de spécialisation n'est pas la seule concevable, ni même peut-être la plus importante. Ce qui semble avant tout requis, c'est que le prêtre agisse à l'intérieur d'un ensemble élaboré collégialement et mis en place par les responsables de l'Eglise diocésaine, et d'abord par l'évêque, en tenant compte des priorités et de la valeur respective des diverses tâches sacerdotales. Sous une forme ou sous une autre, une pastorale d'ensemble est requise pour que le prêtre éprouve la certitude de travailler efficacement, de « servir à quelque chose », de collaborer à sa place à un travail d'ensemble, de sentir ses propres forces décuplées par cette conjonction organique des efforts de tous selon un plan. Le prêtre qui a, faut-il dire : la chance ? de s'intégrer à un tel travail d'ensemble est plus que d'autres heureux et épanoui dans son sacerdoce.

Si nous signalons en dernier l'importance de la *vie communautaire* ou du *travail en équipe*, ce n'est pas que ce soit l'un des moindres éléments de l'équilibre sacerdotal. Tout au contraire : c'est sans doute la requête la plus souvent exprimée dans les réponses au questionnaire, quelle que soit la forme selon laquelle on conçoit la communauté sacerdotale. C'est aussi celle qui reste la plus confuse, parce que, peut-être, la plus riche et la plus complexe.

Si les prêtres plus âgés voient assez spontanément dans l'équipe, un élément d'ascèse ou une garantie morale, voire

matérielle, les jeunes la *relient très étroitement à la vie sacerdotale*. L'impression se dégage que le prêtre acceptera de moins en moins l'individualisme dont il accuse les générations antérieures. Il semble convaincu que l'équipe (qui n'implique pas nécessairement la vie en commun, qui paraît même — aux yeux de nombreux prêtres — ne pouvoir se réaliser que si ses membres bénéficient d'une autonomie réelle) est une dimension essentielle de la vie et du témoignage du prêtre.

C'est là prendre la vie d'équipe d'emblée par sa signification la plus haute : elle est signe de la Charité, signe de l'Eglise. Beaucoup de prêtres redouteraient, semble-t-il, de lui donner immédiatement ce sens, *a fortiori* de ne lui reconnaître que ce sens. On pense en effet, assez généralement, que cette signification « mystique » ne peut être vraie que si l'équipe a aussi et d'abord une signification humaine : elle est le lieu de l'amitié, de l'échange simple et profond, le soutien dans les moments difficiles, elle invite au rire et à la détente, elle est un peu l'analogie de la famille.

L'équipe est aussi un instrument d'action et de réflexion. Elle multiplie les forces, en permettant à chacun de tirer le meilleur emploi de ses dons personnels. Elle permet d'affronter un travail de longue haleine auquel on n'oserait pas se mesurer si l'on était seul. Elle enrichit chacun des découvertes de tous les autres. Si cette base réelle est assurée, l'équipe semble alors devenir tout naturellement le lieu de la révision de vie, de la prière commune, du témoignage évangélique.

« Aussi longtemps que j'aurai une équipe, je tiendrai le coup », affirme un jeune prêtre. Il réjouit ceux de ses aînés qui, ne doutant pas de leur vocation, regrettent de n'être pas entrés dans une congrégation ou l'un des Instituts qui apportent des possibilités de vie fraternelle.

\*  
\* \*

Cette enquête a deux ans seulement. Deux ans déjà, doit-on dire plutôt. Le Concile du Vatican ne pouvait certes pas sup-

primer d'un trait de plume des questions et apaiser magiquement des souffrances qui sont, les unes et les autres, bien réelles. Mais les préoccupations du clergé rural, et des prêtres en général, ont trouvé écho à Saint-Pierre et, aujourd'hui, il apparaît clairement que, dans bien des diocèses et des séminaires, évêques et responsables se préoccupent activement de soulager et de supprimer le malaise sacerdotal par des solutions évangéliques inspirées de l'*aggiornamento* conciliaire.

---